

Collection « Jadis »
No 183

Une ancienne élève du collège industriel
du Chenit parmi tant d'autres raconte...

**UNE COURSE D'ECOLE
A VALLEYRES-SOUS-RANCES**

Article paru dans la FAVJ du 15 juillet 1897

Editions Le Pèlerin
2004

Introduction

Heureux temps où l'on peut fréquenter routes et chemins sans qu'une voiture ne vous écrase au premier contour. Heureux temps où l'on peut emprunter le vaillant petit Caprice sillonnant le lac de Joux pour se rendre au Pont d'où l'on prendra le train pour gagner le plat-pays. Heureux temps où une simple course à pied de quelques kilomètres, avec un rien de bateau et de train, vous met le cœur en joie. On n'en demande pas plus. Et l'on chante. En partant, en rentrant, partout. On est heureux, professeurs et élèves. Certes, les temps cachent de redoutables faiblesses. Mais peut-être faut-il croire que les élèves du collège sont des privilégiés et que la plupart, issu des classes les plus favorisées de la région, n'ont pas les problèmes ordinaires de l'enfance besogneuse des classes moins aisées. Car à cette époque, c'est certain, il y a une différence marquée entre le collège et les écoles primaires. Encore que quand il s'agit de partir pour découvrir d'autres paysages, on retrouve tous de l'entrain. Et du cœur à rire et à chanter. Et que pour quelques heures on oublie ce qui fait l'essentiel d'une vie, là-haut, pour ne plus vivre que de cette formidable énergie qui vous inonde quand il s'agit de participer à une course d'école.

C'est l'été, c'est le chaud, c'est les copains et copines, c'est la soif que l'on étanche aux fontaines des villages, c'est ces gorges de l'Orbe qu'ils furent des mille et des cents, élèves de toutes les classes du canton ou presque, à fréquenter en s'effrayant parfois de quelque précipice un peu plus profond.

Heureux temps, temps déjà presque révolu, puisqu'il ne suffira plus que d'attendre deux ou trois ans pour que le bateau soit délaissé dans ce genre de course au profit du train qui partira du Brassus pour vous conduire vers les reste du monde.

L'épisode des embarquements en Caprice est donc un témoignage important d'une époque qui ne devait guère en somme durer plus d'une douzaine d'années. On goûtera au charme de ces navigations où l'on se met à plus de cent sur un si petit navire.

Tout cela respire la bonne humeur, le bonheur tout court. Tout cela est beau. Tout cela, en quelque sorte, quoique d'une autre manière, pourrait se revivre encore.

Il convenait néanmoins, à notre avis, de suivre cette course d'école.

Les Charbonnières, en avril 2006 :

Une course d'école à Valeyres-sous-Rances en 1897

L'air est frais et pur ; les étoiles brillent encore dans le ciel clair ; l'aurore aux doigts roses, étend sa lumineuse clarté du côté de l'orient et nos montagnes, sombres et longues chaînes, se détachent nettement sur ce fonds pourpre et or.

Tout est encore endormi, dans les bois, dans les villages ; seuls quelques coqs se répondent de ferme en ferme. Il est quatre heures, dans vingt-cinq à trente minutes, élèves et professeurs du Collège doivent être réunis devant l'hôtel Bellevue au Rocheray. Nous marchons joyeusement en chantonnant quelques refrain. Dépêchons-nous ! Que nous ne soyons pas des retardataires !

Voilà tout le monde arrivé ; le Caprice, qui fait pour nous une course spéciale, vomit des torrents de fumée noire, et sa quille se balance mollement sur le lac tranquille, reflétant dans son onde claire les premiers feux du jour.

Un coup de sifflet aigu retentit ! Tous se précipitent sur le pont. Quelle peur de ne pas avoir assez de place. Tous sont enfin casés. Encore un coup de sifflet et nous voilà partis. Le bateau fend rapide comme l'oiseau les eaux claires et profondes, laissant après lui un sillage prononcé. Les rives fuient derrière nous, nous arrivons bientôt au Pont. Nous ramassons à la hâte tout ce que nous avons déposé, nos sacs à provisions, nos boîtes à herboriser, nos chapeaux, nos parasols. Par suite des allées et venues, le bateau se met à balancer d'une façon qui inquiète quelques-uns. Mais enfin nous touchons au port ; le débarquement commence. – « Les billets ! », crie un employé. Et il faut passer un à un devant lui et nous sommes plus de cent ! Cela commence à impatienter ceux qui restent les derniers. Voilà tout le monde dehors et courant à la gare. Le train va bientôt partir.

- « A la dernière boîte, les écoles » nous hurle un chef de train, et tout le monde de s'y précipiter. C'est un brouhaha formidable qui ne s'apaise qu'une fois tout le monde confortablement établi. Un dernier coup de sifflet, un dernier coup de cloche, le train s'ébranle et nous voilà partis. Nous avons entonné un joyeux chant, mais, arrivés dans le tunnel, nous arrêtons, et nous poussons de toute la force de nos poumons, des hurra formidable, des cris perçants qui dominent, si possible, le bruit du train. Le jour commence à reparaître, nous voilà de nouveau en pleine lumière. Les cris cessent peu à peu, mais

néanmoins la joie est vive, l'entrain ne manque pas et les chants recommencent.

Le soleil se lève dans un ciel sans nuage. Il baigne de ses chauds rayons la forêt entière, faisant reluire à chaque fleur, à chaque feuille, à chaque brin d'herbe, chaque goutte de rosée. Il pénètre dans chaque trouée de feuilles, sous chaque branche pour réchauffer les insectes, les oiseaux et leurs nids. Mille voix s'élèvent dans l'air, les insectes bourdonnent à qui mieux mieux et les êtres ailés que nous aimons tant célèbrent ce beau jour par des chants d'allégresse.

Le charmant vallon dans lequel est assis Vallorbe apparaît ; les toits rouges du village sont coquettement parsemés de feuillage ; les hautes cheminées des usines, jetant des flots de fumée, nous montrent que nous avons là une cité ouvrière et industrielle.

Nous arrivons au Day où nous descendons. Là il faut commencer à marcher. Le soleil est chaud, la route est blanche. Néanmoins nous avançons rapidement. La route longe pendant un certain temps une colline qui nous donne une ombre bienfaisante et toujours bienvenue.

Nous suivons maintenant les gorges pittoresques de l'Orbe. A chaque instant nous nous arrêtons, saisis de surprise à la vue de ces profonds ravins au fond desquels bouillonne et tourbillonne l'eau de l'Orbe que l'on voit chez nous si paisible.

Nous arrivons aux Clées. Ce village si petit maintenant, fut autrefois une ville et une forteresse fort bien gardée. Depuis lors tout à bien changé, les maisons se sont dégradées puis sont tombées en ruines, il n'en reste plus que quelques-unes ainsi que le château qui résiste encore. Ces dernières années, ce petit village a regagné un peu de son importance, car on y a établi une usine qui transforme la force hydraulique de l'Orbe en électricité, celle-ci est conduite de là dans divers endroits, ainsi à Yverdon et Ste-Croix.

Après nous être arrêtés là assez longuement, nous repartons reposés. A Montcherand, nous stoppâmes devant une fontaine bien abritée du soleil et où coulait une bonne eau fraîche et cristalline, car nos gosiers étaient secs, et la sueur ruisselait sur nos visages, sur nos mains. Mais l'arrêt ne pouvait être de longue durée, nous repartons. Nous avons joui jusque-là d'une petite brise fraîche, mais qui cessa bientôt de souffler, et nous laissa dans une atmosphère brûlante, poussiéreuse dont nous fûmes heureux de nous mettre à l'abri en arrivant à Valeyres-sous-Rances où nous attendait Monsieur Barbey

qui nous fit une réception charmante. Il nous fit entrer dans une grande salle où, nous dit-il, on tenait une école du dimanche ; et là, au frais, il nous offrit une collation qui fut la bienvenue ; après nous être reposés, et avoir chanté quelques chants pour le remercier, ainsi que Madame Barbey, on nous invita à visiter le jardin botanique. A première vue quelqu'un qui n'y attache pas un grand intérêt n'y trouve rien qui lui plaise, pas de fleurs aux vives couleurs, rien que des petites plantes inconnues encore. Mais pour un botaniste, rien de plus curieux, rien qui ne le charmera autant. Ici à côté de plantes alpines, croissent des plantes des Montagnes Rocheuses (Amérique) ou du Sahara, des plantes chinoises, japonaises ou de l'Himalaya. Sans avoir vu ce jardin, il est impossible de se représenter une variété aussi grande, tant dans les formes des plantes que dans les couleurs et les endroits où elles vivent. Aux unes il faut l'aridité des murs et la chaleur du soleil, d'autres aiment l'obscurité et la fraîcheur, d'autres ne vivent que dans l'eau.

Il serait impossible dans ces courtes colonnes de vous répéter tout ce que nous avons vu, et nous n'essayerions même pas, si nous en avions la place, car il faudrait là la plume d'un de nos professeurs, et non celle d'une malheureuse ex-écolière.

Quand nous eûmes tout visité, assis dans une cour ombragée, nous avons apaisé nos estomacs qui criaient famine ; quand nous vous dirons qu'il était deux heures, vous n'en serez pas étonnés. Quand nous avons eu fini, il était déjà tard, il faisait toujours chaud, chaud, mais il fallait partir si nous voulions ne pas manquer le train. Avec courage, et il en fallait, nous avons quitté et nous nous sommes remis à brasser la poussière en nous dirigeant sur Orbe. La montée est assez forte, le soleil nous tapait dans le dos et la blancheur du chemin nous éblouissait. Après environ deux heures de marche, nous arrivons à la jolie ville d'Orbe. Comme les fontaines sont bien aimées quand nous sommes en course. Nous les cherchons plus soigneusement que l'on ne cherchait l'or il y a quelques années en Californie. Aussi quand nous trouvâmes une fontaine à quatre goulots, que de verres se tendirent pour qu'elle les emplît, et avec quelle satisfaction, quel attendrissement, dirais-je presque, ne savourions-nous pas ce verre d'eau glacée. Mais l'Hôtel des Deux Poissons nous ouvre aussi ses portes, et nous fûmes heureux d'y trouver de la rafraîchissante limonade.

On nous avait parlé d'aller visiter près de la ville les mosaïques des anciens Romains, mais personne n'y a songé.

Il nous fallut cependant quitter l'hôtel et nous remettre en marche ; nous admirons en passant le beau pont en pierre jeté sur l'Orbe et la hauteur vertigineuse à laquelle nous sommes, comparée au niveau de l'eau qui roule sous ce pont, nous effraie.

Nous marchons maintenant sur une large, longue, montueuse route blanche ; le soleil y darde ses rayons. Tout le monde sue et souffle. Les messieurs trouvent que les parasols doivent être bien commodes, mais les dames qui nous accompagnent le trouvent aussi et pensent même qu'il fait meilleur avoir le sien au-dessus de sa tête qu'au-dessus de celle des autres.

Dans les endroits où règne un peu d'ombre, le pas se ralentit, on s'arrête pour souffler, mais sitôt que le plein soleil reparaît, nous pressons le pas pour vite l'avoir laissé derrière nous.

Enfin voilà Arnex. A la gare, sous l'ombrage, en attendant le train, nous nous étendons sur l'herbette. Nous sommes tous plongés dans une béate rêverie, dans un demi-sommeil. Tout est tranquille, on n'entend que quelques mouches, et de temps à autre un char qui passe lentement.

Tout à coup un coup de sifflet traverse l'air comme une lame acérée. Tous se lèvent en sursaut. C'est le train ; vite ramassons ce qui nous appartient. Il n'y a pas un long arrêt, soyons prêts. Le train s'arrête, vite nous montons.

Quel heureux hasard ! nous nous trouvons une petite troupe dans un petit compartiment, bien gaie, bien en train pour s'amuser, rire et chanter. Le train s'ébranle ; c'est le signal pour commencer. Nous entonnons de toutes nos voix réunies « Loin des chalets qui m'ont vu naître ». Une petite fille d'Arnex qui nous regarde partir, chante avec nous. Messieurs les professeurs qui se trouvent dans le même wagon chantent aussi, ce qui nous met un superbe entrain et jusqu'à notre arrivée au Pont, je puis presque affirmer que nous ne sommes pas restées dix minutes sans que nos voix retentissent joyeusement sous le toit du wagon.

Nous arrivâmes au Pont avant le bateau, et quand il aborda, nous étions tous sur le débarcadère. Impossible aux passagers de descendre, impossible de passer entre nos rangs serrés. Soudain un craquement se fait entendre, c'était le débarcadère qui ployait sous notre poids. Cela

nous fit bien vite reculer, et ceux qui étaient sur le bateau en profitèrent pour descendre.

Bientôt pour la seconde fois en ce jour, nous étions installés sur le Caprice, et après l'habituel coup de sifflet, nous nous mettions en marche.

Le soleil se couchait dans un ciel magnifique. Le pourpre, l'or lumineux qui l'accompagnaient, irisaient de mille couleurs les vagues légères.

Les maisons de l'Abbaye, des Bioux se reflétaient coquettement dans l'onde. Il faudrait le pinceau d'un ange pour reproduire ce coin de nature si petit et pourtant si grand, si sublime. Mais admirer ces choses ne nous empêche pas de chanter jusqu'au Rocheray. A la Golisse un bon nombre nous ayant quittés, nous sommes partis clopin clopant par petites troupes. Au Sentier nous nous séparons de nos chers professeurs en les remerciant infiniment de nous avoir procuré tant de plaisir, et dont nous les remercions encore aujourd'hui de tout notre cœur, car nous garderons longtemps le souvenir de cette belle course qui nous en rappelle tant d'autres, hélas trop tôt passées. Encore une fois merci, et nous espérons pouvoir dire : A une autre fois.

Une participante, ancienne élève.